
Nous sommes un peuple étrange

David Plante*
Romancier
Nouvelle-Angleterre

Comme écrivain, la question que je me pose – la question qui, j’imagine, se trouve au centre de nos préoccupations – est simple : quelles sont les influences de mes origines sur ce que j’écris ?

MES ORIGINES

Je suis né dans une paroisse franco-américaine en Nouvelle-Angleterre, à Providence, Rhode Island, une paroisse qui s’appelait, et qui s’appelle toujours, Notre-Dame-de-Lourdes, mais qui, actuellement, n’existe presque plus. La congrégation est minuscule et il y a un trou dans une des fenêtres fait peut-être par un caillou lancé – ou, comme on disait dans ma paroisse, « frondé » – par un garçon. Sur ces fenêtres sont inscrits les noms français des vieilles familles de la paroisse – Dufresne, Francœur, Labrie – dont les enfants et petits-enfants se sont dispersés dans tous les États-Unis, dans toute l’Amérique du Nord et même dans le monde entier. Mais j’aime imaginer que je suis venu des grandes forêts profondes de l’Amérique du Nord, comme la maison où je suis né et où j’ai été élevé est venue de ces forêts – une maison à clins de bois avec des poutres dans le grenier qui embaumaient le pin et d’où dégouttaient, pendant l’été, des larmes de résine.

* David Plante est franco-américain ; il écrit en anglais et en français. Il vit maintenant à Londres. Depuis 1970, il a publié un bon nombre de romans, la liste complète se trouve en bibliographie.

Ce que j'aime imaginer n'est pas totalement fantaisiste.

La paroisse de Notre-Dame-de-Lourdes était fondée par des Québécois vers la fin du siècle passé – des Québécois qui sont partis travailler dans les usines, surtout de textile, en Nouvelle-Angleterre. L'expression *White Nigger* était, m'a dit un Québécois, inventée pour les Québécois en Nouvelle-Angleterre parce qu'ils ont accepté les *jobs* – dans le *sorting room*, où les toisons sales et puantes étaient assorties selon leur couleur et leur qualité – que les Noirs n'ont pas voulu faire. Mon grand-père – le père de mon père – était menuisier. À Saint-Barthélémy, Québec, Canada, Amérique du Nord, où il est né, et où mon père est né. Quand mon père avait deux ans, ses parents ont émigré à Providence, où mon grand-père a continué son métier de menuisier. Il n'a jamais reçu la citoyenneté américaine – et il n'a jamais appris l'anglais, ma grand-mère non plus. Mon père, à l'âge de 21 ans, était naturalisé et il avait appris l'anglais. Il n'est jamais retourné au Québec. S'il était vivant, il aurait 100 ans.

Ma mère est née en Nouvelle-Angleterre – elle venait d'une vieille famille acadienne qui se trouvait en Nouvelle-Angleterre quand les Acadiens ont été dispersés par les Anglais en 1755, si je ne me trompe pas. Elle aussi était franco-américaine, mais ses parents étaient contre son mariage avec un Canuck, mon père. « Je les connais, a dit ma grand-mère à ma mère, les Canucks. » Ma mère était plus américaine que franco. Elle m'a fait croire que j'étais un descendant d'Évangéline, l'héroïne acadienne fictive du long poème du même nom de Henry Wadsworth Longfellow et, à cause de cela, j'avais le sentiment de participer à la littérature *yankee*.

Mon père a travaillé dans une fabrique de limes industrielles – *The Nicholson File Company* – où il fut *foreman* pour une brève période. Il était ouvrier, mais – ce que je n'ai jamais compris – politiquement entièrement Républicain. Il s'intéressait peu à son histoire québécoise – en particulier à l'histoire de sa grand-mère, mon arrière-grand-mère, qui était de la tribu des Pieds-Noirs – comme si toute son histoire ne signifiait rien pour lui.

ET MOI

Je suis allé à l'école paroissiale où les mères de Jésus-Marie, venues du Canada, enseignaient le matin en français – mon bien faible français date de ce temps, il y a presque 45 ans – et l'après-

midi en anglais. Nous commençons chaque journée en chantant : « O Canada, terre de nos aïeux ». Et le français que nous apprenions était, avant tout, le langage de notre religion. Je me rappelle, inscrite à la craie de diverses couleurs sur un tableau noir, cette invocation française : *La langue est la gardienne de la foi*.

Je me croyais de la première génération américaine – c'est-à-dire, un enfant d'un père né hors des États-Unis, au Canada, un pays, pour nous, aussi loin des États-Unis que la France. Parce que mon père – ma mère ne comptait pas – est né au Québec, je n'étais pas un Américain comme étaient les *Yankees*. La vraie Amérique leur appartenait, à eux seuls.

J'avais six frères – un est mort il y a cinq ans – et notre père, silencieux, nous appelait tous « tsi gars », une expression qu'il employait dans les rares moments où il nous parlait. Par exemple, quand je suis allé en Europe pour la première fois comme étudiant, il m'a dit : « Sois sage là-bas, tsi gars. » Je croyais cette expression incompréhensible sauf parmi-nous – je la croyais unique à mon père. En France, en lisant *Les Chouans* de Balzac, j'ai été frappé par son explication de l'expression :

Le mot gars, que l'on prononce gâ, est un débris de la langue celtique. Il est passé du bas-breton dans le français, et ce mot est, de notre langage actuel, celui qui contient le plus de souvenirs antiques. [...] Lorsqu'un canton est habité par nombre de Sauvages semblables à celui qui vient de comparaître dans cette Scène, les gens de la contrée disent : Les Gars de telle paroisse; et ce nom classique est comme une récompense de la fidélité avec laquelle ils s'efforcent de conserver les traditions du langage et ses mœurs gaéliques; aussi leur vie garde-t-elle de profonds vestiges des croyances et des pratiques superstitieuses des anciens temps. [...] Là, le génie de la civilisation moderne s'effraie de pénétrer à travers d'immenses forêts primordiales. Une incroyable férocité, un entêtement brutal, mais aussi la foi du serment; l'absence complète de nos lois, de nos mœurs, de notre habillement, de nos monnaies nouvelles, de notre langage, mais aussi la simplicité patriarcale et d'héroïques vertus s'accordent à rendre les habitants de ces campagnes plus pauvres de combinaisons intellectuelles que ne le sont les Mohicans et les Peaux rouges de l'Amérique septentrionale, mais aussi grands, aussi rusés, aussi durs qu'eux. La place que la Bretagne occupe au centre de l'Europe la rend beaucoup plus curieuse à observer que ne l'est le Canada (Balzac, 1972 : 38-39).

En France, j'aurais dû m'intéresser à mes aïeux, mais, chose étrange, là-bas, j'ai tourné le dos à la France, et j'étais beaucoup plus intéressé à regarder, depuis la côte de la Normandie, la mer que mes aïeux ont traversée pour aller au Nouveau Monde. C'est en

lisant ce paragraphe de Balzac que je me suis rendu compte que je n'étais pas « français-français », mais plutôt de descendance canadienne, et que mon vieux pays était le Canada. Voici pourquoi.

Avant de venir, j'avais pensé entendre à Paris le français de ma paroisse, j'avais pensé entendre, dans les magasins, dans les restaurants, dans les rues, la langue de ma religion. Mais j'ai entendu « pas du tout » pour « pantoute », « puis » pour « pis », « maintenant » pour « à c't'heure », « je m'en vais » pour « je m'en va », et j'ai entendu causerie qui n'avait rien à faire avec le bon Dieu. Une fois, parmi quelques étudiants français, j'ai entendu le mot « canneberges » et je leur ai demandé : « C'est quoi, ça ? » « Mais ça pousse dans les marais de l'Amérique », quelqu'un m'a répondu ; et j'ai compris : « Ah, les atacas ! » Ce mot indien m'a rappelé ma grand-mère, moitié Pied-Noir, plaçant sur la table un compotier de confiture rouge d'atacas à Noël. Les Parisiens m'ont pris pour un provincial éloigné parlant un français isolé pendant des siècles dans une mission pour les Indiens, dans une forêt primordiale, immense et impénétrable. Embarrassé, j'ai essayé d'apprendre le français des Français, mais j'ai continué de prier le bon Dieu, le Saint-Esprit, Jésus-Christ et la Sainte Vierge dans mon vieux français – jusqu'au moment où j'ai cessé de croire en Dieu.

J'avais reçu d'une vieille tante – sœur de mon père – une longue généalogie de mes aïeux. Comme j'étais en France, elle a cru que ça m'intéresserait de savoir d'où mes ancêtres étaient partis. J'ai lu que Nicolas Plante, mort le 21 mai 1647, et sa femme Élisabeth, née Chauvain, morte le 19 février 1649, ont été enterrés à Lalleu, faubourg de La Rochelle. Et j'ai lu, étonné, que la généalogie de mes aïeux en Amérique du Nord remonte jusqu'en 1650, quand, le 1^{er} septembre, Jean Plante a épousé Françoise Boucher à l'Église de Notre-Dame-de-Québec. J'ai constaté que je suis de la onzième génération des Plante en Amérique du Nord, que mon histoire nord-américaine s'étend profondément dans les forêts de ce continent, que mes origines me font plus Nord-Américain que presque tous les *Yankees* que je connais, comme en font foi quelques noms de mon ascendance :

François Plante, marié à Louise Bérard, le 26 octobre 1694, à Château-Richer, Québec ;

Jean-Baptiste Plante, marié à Jeanne Millet, le 8 avril 1721, à l'île Dupas, Québec ;

Jean-Baptiste Plante, marié à Marie-Louise Coutu, le 7 février 1742, à Lanoraie, Québec.

À la fin de la généalogie, j'ai trouvé le nom de mon grand-père, Anaclét Plante, marié à ma grand-mère, Modeste Lajoie, le 12 juillet 1895, à Saint-Barthélémy, Québec.

Du côté de cette grand-mère, j'ai songé à sa mère et à ma généalogie de Pied-Noir qui restera toujours inconnue. Je connaissais le nom de mon arrière-grand-mère – Cliche Kirou – et je savais qu'elle avait fait la connaissance de mon arrière-grand-père – le Grand Coq – dans un camp de bûcherons du Dakota du Nord; qu'elle avait été baptisée avec le nom de la mère de mon arrière-grand-père, Rosalie; qu'elle habitait à Saint-Barthélémy avec le Grand Coq et qu'elle l'aidait dans ses commerces de peaux avec les indigènes et qu'elle était morte, encore jeune, après la naissance de ma grand-mère. Mes origines nord-américaines remontent, par Rosalie Cliche Kirou, encore plus profondément dans les forêts d'où a été tirée ma maison natale, que celles de mes aïeux les colons français.

Mais mon passé est perdu, comme les grandes forêts sont perdues, comme ma langue est perdue. Et comme mon passé est perdu, c'est à moi de le deviner, et cette divination est le fondement même de mes romans.

En essayant de deviner les origines de mon imagination comme romancier, j'invente. J'invente une conscience qui a évolué dans les grandes forêts de l'Amérique du Nord, une conscience aussi indienne que française, une conscience qui n'existe qu'en Amérique du Nord et, particulièrement, que parmi les descendants des Indiens et des colons français. Elle existe, cette conscience, comme un oiseau étrange qui n'existe pas ailleurs, mais seulement là – ou peut-être ici – dans ce lieu étrange.

ET L'INFLUENCE DE MES ORIGINES SUR MON ÉCRITURE

Je commence avec la base même – mon style. On me dit que j'écris avec une grande simplicité – peut-être une simplicité trop exagérée, presque minimaliste. Mais j'écris comme j'écris, non par choix, mais par nécessité. Mon style est en dépit de... – non, il résulte directement de mes limitations culturelles. La langue anglaise, dans ma culture franco-américaine, commence avec moi. J'ai vu tant de certificats de mariage et de baptême de mes ancêtres où les témoins et les marraines et parrains n'ont pas su signer. Ma

grand-mère n'a pas pu parler anglais et, en plus, elle était analphabète en français. Le curé de notre paroisse pouvait, disait-on, parler anglais, mais, comme de Gaulle, il avait choisi de ne pas le parler. Mon père parlait anglais d'une manière étudiée – il n'employait jamais d'expressions idiomatiques, moi non plus dans ce que j'écris, et il était toujours conscient de lui-même quand il parlait anglais pour ne pas faire d'erreurs. En fait, il parlait l'anglais comme une langue étrangère. Ma langue maternelle c'est un français ancien, mais j'écris dans l'absence de cette langue et, aussi, dans l'absence d'une tradition littéraire héritée de mes ancêtres. Je fais ce que je peux avec ce que j'ai appris, moi-même, en lisant des romans empruntés à la bibliothèque publique, le soir, dans la maison silencieuse, quand le reste de ma famille dormait. De temps en temps, je me demande si ma culture anglaise n'est pas une affectation parce qu'il lui manque, à la base, une tradition.

Entre parenthèses, j'aimerais parler un moment du style de Jack Kerouac, qui venait à peu près de la même culture ouvrière franco-américaine que moi. Conscient des limitations linguistiques dans mon écriture, j'essaie d'employer cette conscience comme la gardienne de ce que j'écris – j'ai un grand respect, par exemple, pour la grammaire – pour rendre cette écriture réfléchie, claire et précise. J'ai l'impression que Jack Kerouac était aussi conscient de ses limitations quand il écrivait, mais, au lieu de travailler selon cette conscience, il a essayé de la dépasser dans une explosion spontanée de mots qui semblent ne rien devoir à la réflexion. Il a trouvé une manière absolument différente de la mienne pour écrire en l'absence d'une langue maternelle.

Ma langue n'est peut-être pas littéraire, mais je ne veux pas dire que je n'ai pas une culture indigène. Elle est limitée, mais elle est forte et j'ai réussi – selon mes besoins, au moins – à tourner ses limites à mon avantage. J'ai créé un style à partir de ses limites. Je voudrais me concentrer sur ma manière de décrire un aspect de mon style, ce style qui est une expression de ma culture franco-américaine. Qu'est ce que je veux dire par « manière de décrire » ? Je suis sûr que j'ai un point de vue particulier, issu de ma culture, quand j'essaie de décrire, disons, un verre d'eau. Comment est-ce que je vois ce verre d'eau, quand je le décris ? Quand je le fixe avec mon œil intérieur pour le voir minutieusement, notant, par exemple, le rebord un peu plus lumineux que le reste du verre à cause de son épaisseur – je le vois, dans tous ses détails, entièrement isolé dans le noir. Chaque objet que je décris, je le vois dans ses grands détails,

mais isolé dans le noir. Et ce noir autour de l'objet est aussi important que l'objet; de temps en temps, je pense même qu'il est plus important que l'objet parce que c'est le noir qui vivifie l'objet, qui lui donne son sens le plus profond.

D'où vient cette conscience des objets dans le noir? J'ai dit que j'invente ma conscience comme romancier. Mais cette conscience du noir, cette conscience qui voit un noir profond même autour de ma main quand je la lève et que je la regarde, c'est la conscience héritée de ma race. Je ne l'ai pas inventée. J'invente les images de ma culture, mais j'ai hérité la manière de les voir.

Ma conscience est profondément franco-américaine – je peux dire même québécoise-américaine – parce qu'elle est fondée sur ma religion. Mon histoire est religieuse. Impossible qu'elle soit autre que religieuse. Et pour donner quelques exemples de cette conscience je voudrais vous présenter certains paragraphes que j'ai écrits comme réflexion sur ma culture. Je les ai écrits en anglais et en français et je vous les présente dans la langue de leur écriture. Ils en disent long sur mes origines et sur l'influence de mes origines sur mon écriture – ce sont, en fait, des exemples de mon écriture.

Je croyais, quand j'étais jeune, en deux Dieux.

Un Dieu était le Dieu de rectitude et de dogme qui a concentré toute sa rectitude et tout son dogme sur mon jeune corps. Il était le Dieu de la paroisse, le Dieu dans l'église de briques rouges entourée par les maisons de bois et les fils des poteaux téléphoniques qui s'entrecroisaient au dessus des rues.

L'autre Dieu était le Dieu des forêts, le Dieu qui existait avant le Dieu de la paroisse, comme les forêts existaient avant la paroisse, les forêts ou, même si elles n'existaient plus pendant ma jeunesse, j'ai toujours voulu pénétrer pour m'échapper comme un coureur de bois, pour aller corps nu parmi les arbres, là où le Dieu, invisible, me regardait et me bénissait pour tous mes désirs dans sa forêt.

[...]

J'avais dix-neuf ans quand j'ai quitté l'Amérique pour aller en France, c'était pour retrouver le monde, pour retourner au monde que mes aïeux ont laissé 300 ans avant pour aller en Nouvelle-France où ils ont construit leurs maisons dans les grandes forêts obscures. À Paris, pendant une messe dans une église qui sentait la moisissure, j'ai eu cette révélation en écoutant le sermon du curé du haut de sa chaire: que le Dieu de ma paroisse n'existait plus, qu'il ne pouvait plus me condamner pour mes désirs. C'était un moment de grande joie.

[...]

Pendant une année j'étais étudiant a l'Université Catholique de Louvain, en Belgique, où je suis allé à des conférences de philosophie qui m'ont beaucoup appris sur la métaphysique du verre d'eau. Chaque jour, j'ai longé la tour de Jansenius dans un jardin public de la vieille ville, un jardin où il y avait toujours de la brume dans les buissons. Je suis descendant des Jansénistes de l'Amérique du Nord, gens qui ont cru qu'ils étaient condamnés s'ils n'étaient pas parmi les élus, s'ils n'étaient pas sauvés par la grâce de Dieu – gens pour qui la seule prière était de prier pour rien et de glorifier Dieu dans sa rectitude. Et ils ont essayé, ils ont essayé, sans penser à eux-mêmes, de glorifier Dieu, de glorifier Dieu sans même la vanité d'espérer être parmi les élus. Ils priaient, jamais pour que leur volonté soit faite, mais seulement pour que la volonté de Dieu soit faite. Ils ont une grande dévotion, et ils font ce que Dieu exige d'eux, même s'ils ne savent pas ce que c'est la volonté de Dieu. Ils ne savent qu'une chose: cette volonté est vaste, vaste et, pour eux, entièrement noire, aussi ténébreuse que l'espace infini, que l'éternité. À genoux, le visage dans les mains, ils prient et, de temps en temps, grâce à Dieu, ils sont élevés au-dessus de leur pauvre volonté, ils sont reçus dans la gloire spacieuse et noire de Dieu. Chaque jour, en retournant à ma chambre d'étudiant, je me suis assis sur un banc dans le jardin brumeux près de la tour de Jansenius.

[...]

The God I believe in is the God of darkness, the darkness in which I place images, the darkness that, when I shift my attention to what is around the image, I see in itself, and which spreads out in all directions beyond my sight. The vast darkness behind a sunlit glass of water is the only way I can imagine God.

[...]

After my parents died, I returned to my family house in the old Franco-American parish to collect what remained of my childhood there, and found in a box in the attic mon premier livre de lecture, droits réservés, Canada, 1935, Washington, D.C., Copyright, 1940, from which I was taught by les Mères de Jésus-Marie the letters of the alphabet. And I recalled having learned que tous les êtres ici-bas, hommes et choses, ont été baptisés, even letters, and le baptême des lettres gave to each sound a name: le son qui ressemble au bruit d'une goutte d'eau qui tombe ddd ddd, se nomme D, le son qui ressemble à celui que fait un enfant capricieux qui repousse quelque chose en pleurnichant nnn nnn nnn, s'appelle N, le son qui éveille l'idée du vent qui passe vvv vvv vvv, s'appelle V, le son qui vous rapelle celui d'une scie en mouvement, sss sss sss, se nomme S, le son qui se rapproche du bruit d'ailes, jjj jjj jjj, se nomme J. Sounds of water drops, sounds of crying children, of wind, of moving saws, of wings were given baptismal names in my first language.

[...]

Au centre de mon monde se trouve cette image simple – un prêtre élevant l’hostie au soleil et, cachés parmi les arbres obscurs autour de l’autel, les Indiens regardant ce rite étrange célébré dans leur forêt.

[...]

Quand j’étais jeune, je priais Dieu en français,
la langue de ma religion nord-américaine.
Dieu, je croyais, ne pouvait pas comprendre l’anglais,
la langue de ma vie quotidienne,
la langue de mes jeux,
mais rien que ce français
que parlait Monsieur le Curé, de sa chaire,
et les bonnes femmes dans le foyer de l’église.
C’était nous, les paroissiens, les élus.
Il y a un long temps que je n’ai pas prié,
mais de temps de temps j’entends une voix, qui vient de loin, dire
Dieu, Dieu, ayez pitié de nous,
et encore plus loin que cette voix,
j’entend le bruit des haches dans la forêt.



Bibliographie

- Balzac, Honoré de (1972), *Les Chouans*, Paris, Gallimard (coll. Livre de poche, Folio).
- De l'auteur*
- 1970 *The Ghost of Henry James*.
1971 *Slides*.
1972 *Relatives*.
1974 *The Darkness of the Body*, traduit en français sous le titre *La nuit des corps*, Paris, Gallimard.
1976 *Figures in Bright Air*.
- 1978 *The Family*, traduit en français sous le titre *Le sixième fils*, traduction française par Jean Guiloineau (trad.), Arles, B. Coutaz, 1988.
1981 *The Country*.
1982 *The Woods*.
1984 *The Foreigner*.
1984 *The Catholic*.
1988 *The Native*.
1991 *The Accident*.
1994 *Annunciation*.